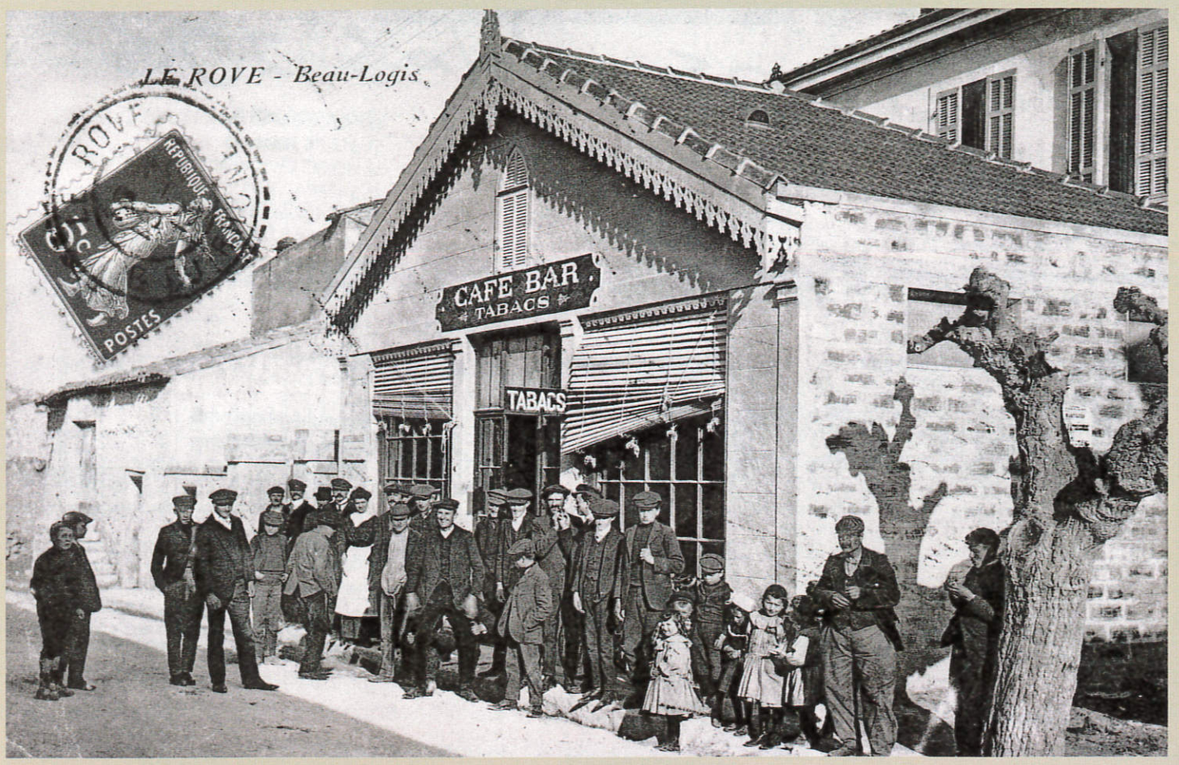

Le 1er août 1914 au Rove

Il faisait très chaud en cet été 1914. Le foulage du blé n'était pas finit. Partout dans le terroir, on entendait le cliquetis des « Tourniclets » (tourniquets) des aires. Si on se réjouissait, d'une belle récolte, l'ambiance était lourde d'inquiétude. Déjà le matin, la rumeur était partie du bar de Xavier Arbaud, aujourd'hui Bar PMU.

On venait d'apprendre, que la veille, au café du croissant à Paris, un royaliste, Raoul Villain, avait assassiné Jean Jaurés.

Les Rovenains, venus là, pour boire leur « champorau », laissaient aller leur colère. Et si certains tapaient rageusement sur le comptoir, d'autres, essuyaient furtivement, une larme qui roulait dans leur moustache.

Dans cette journée du 1er août 1914, les choses allaient se précipiter. Dans la matinée, les gendarmes de Marignane, apportèrent en Mairie des plis confidentiels. Vers 16h, le tocsin se mit à tinter dans le clocher, rapide, lugubre, inquiétant.

Le lendemain, Joseph Gouiran dit « Billard », le garde champêtre affichait un peu partout « l'ordre de mobilisation générale » barré de bleu blanc rouge.

Ce fut alors l'hémorragie. Tous les jeunes, en âge de porter les armes, quittèrent leur village. Les ordres étaient, qu'ils devaient se rendre, à la gare des Granettes. Là, les trains les emmèneraient vers leurs lieux d'affectation.

Certains croyaient à une guerre éclair. Mais les plus clairvoyants, comprenaient que ce conflit serait long, dur, meurtrier. Au Rove personne ne partit, sourire aux lèvres et la fleur au fusil.

Le 4 août, l'Allemagne déclarait la guerre à la France. Dans les jours qui suivirent, il fallut se plier à la réquisition des chevaux. Ils partirent tous ces vieux paysans vers Marignane, où ils allaient se séparer de leur compagnon de travail. Ces bêtes, habituées à tirer la charue, seraient maintenant attelées à des engins, pour tuer des hommes.

Ils revinrent ces Rovenains, la tête basse. Beaucoup en rentrant dans l'écurie, désormais vide, ne purent s'empêcher d'éclater en sanglots.

Lorsque Rose des Bastides, vit pleurer Léonard son époux, philosophe, elle lui déclara : « Aven douna, leï pichouns, pouden douna lou chivau ». (on a donné les enfants, on peut donner le cheval).

Dans le local du cercle St Louis, le président de la société de secours mutuel, Adrien Lieutaud dit Biscou, réunit tous les confrères qui restaient au village. Il fallait organiser l'entraide, autant dans la vie agricole, que dans la vie quotidienne.

On dut se résigner. Il fallut que les filles, partent chaque jour à Marseille, pour rendre les brousses. Et les plus vieux n'en revenaient pas, de les voir prendre le bâton de berger, pour garder les chèvres et même conduire la charrue.

Le dimanche après-midi, après les vêpres, le Père Bérard, rassemblait ses ouailles au presbytère pour faire de la charpie.

Ces chiffons détissés seraient envoyés dans les hôpitaux d'arrière ligne, où déjà le coton faisait défaut.

Dans les derniers jours d'août 1914, une terrible nouvelle arriva en Mairie. Le soldat Felix Gouiran, était porté disparu dans les combats de Dieuze.

C'est Victor Gouiran, ceint de l'écharpe tricolore, qui porta la dépêche dans cette famille de paysan du Logis Neuf, à jamais plongée dans le chagrin. Ce fut le premier mort de la commune. Il serait trop long de raconter ici ce que vécut notre village. Moment d'angoisse, de larmes, lorsque Mancip le facteur passait devant les maisons sans apporter de nouvelles du fils, du frère, de l'époux, qui à tout moment pouvait perdre sa vie dans cette boucherie inutile.

Si aujourd'hui, à chaque 11 novembre on se réunit au monument aux morts, autour de Mr le maire Georges Rosso, c'est pour ne pas oublier ces sept enfants du Rove.

Leur nom est inscrit dans le marbre.

Ils auraient certainement préférer terminer leur maison, plutôt que d'être obliger de tuer d'autres jeunes qui avaient eux aussi des maisons à finir.

Francis Montalban